

Interview de Ben, jeune refuznik des « Forces de défense d'Israël »

Dialogue : Lycéen dans l'Etat d'Israël, tu as décidé de ne pas incorporer l'armée comme c'est obligatoire pour tous les jeunes de 18 ans. Peux-tu nous expliquer le sens de ta démarche et de tes motivations ?

Ben : Grandissant en Israël, je pensais souvent à mon avenir, au fait "d'être un adulte". Pour moi et pour les autres Israéliens, cela signifiait qu'à l'âge de 18 ans, je quitterais mon foyer et que j'irais à l'armée. Il m'arrivait de rêver à mon service militaire, à l'unité d'élite à laquelle j'appartiendrais, le héros que je serais, le modèle de courage, de force et de discipline, un chef loyal à sa mission.

Les exploits militaires et les héros guerriers étaient constamment célébrés et commémorés à l'école par les professeurs et dans les manuels scolaires et les journées du Souvenir et de l'Indépendance. Il y avait des sorties scolaires dans des camps d'entraînement de l'armée dans lesquels on nous passait des films vantant les mérites de la branche militaire représentée, avec des slogans tels que "Soyez à la pointe du combat". Des orateurs venaient nous expliquer combien tout cela allait être réellement amusant et passionnant. De plus, nous avions des débats en classe, sur le thème "Comment fonctionne l'armée" ou "A quoi est-ce que je peux m'attendre". En tant qu'adolescent, je regardais avec admiration les anciens élèves qui venaient nous rendre visite dans leurs uniformes rutilants, armés de leur M-16, et exultant de fierté quand ils nous racontaient les épreuves qu'ils avaient traversées.

Cependant, au début de la première Intifada, des questions nouvelles et difficiles m'ont tarabulé. A la télévision, je voyais des soldats qui couraient en tirant des balles en caoutchouc ou à balle réelle sur des lanceurs de cailloux palestiniens qui étaient plus jeunes que moi. Je voyais ces derniers se faire tabasser dans un nuage de gaz lacrymogène et être embarqués par camions entiers. Ne connaissant pas l'histoire israélo-palestinienne, je ne comprenais pas quel était l'objet du conflit et j'étais choqué quand des Palestiniens avec des

couteaux et des bombes ont commencé à semer la terreur aux environs de Jérusalem.

Plus tard, j'ai appris l'histoire de ce conflit à partir de sources différentes, israéliennes, palestiniennes et au delà, mais cette information ne m'était pas accessible à l'époque. Je ne pouvais me fier qu'à mon profond dégoût de la violence et à ce que je comprenais de la justice. Je n'avais pas de haine au cœur, ceux que le gouvernement appelait mes ennemis paraissaient être à mes yeux des pauvres qui souffraient et qui n'avaient plus rien à perdre. Je ne pouvais ni accepter ni justifier le déséquilibre des forces déployées par les Forces de Défense d'Israël (FDI - Tsahal) pour tenter de répondre à la résistance palestinienne. C'est avec horreur que l'on voyait la haine grandir et se transformer en un cycle de violence. Il m'était presque impossible de m'imaginer en train de participer à ces actions de guerre. Je n'avais pas peur pour moi-même, mais je redoutais ce que j'allais faire.

Ainsi je commençais à avoir beaucoup de mal à assimiler la vision idéaliste et utopique de la vie militaire. Au cours de mes études supérieures, mon professeur de philosophie, un ancien officier de l'armée, nous expliquait à longueur de journée notre vie militaire à venir. Il nous assurait que le service militaire n'était pas une partie de plaisir, mais hélas, c'était le seul moyen de devenir vraiment un homme ou une femme, et par dessus le marché, c'était un devoir sacré envers nos aïeux et envers tous les Juifs qui vivaient partout ailleurs. Nous n'avions pas d'autre choix que de servir pour mériter de vivre. Ces sortes de leçons faisaient partie du programme de tous les étudiants, chaque semaine.

J'ignore comment on lui a rapporté que j'avais des doutes au sujet de la validité d'une solution militaire concernant notre différend avec nos voisins. Un jour en classe il a donc demandé si quelqu'un pensait ne pas s'engager dans l'armée, et il m'a regardé. Ma main s'est levée en tremblant. Il s'est avéré que j'étais le seul à avoir levé la main. Tout le monde dans la classe me regardait et j'ai senti que toute la nation hébraïque s'était arrêtée en

chemin et tout le monde partout me regardait en hochant la tête dans un geste d'incrédulité et de honte. Aussitôt la seule préoccupation de la classe était un effort unanime pour me prouver que j'avais tort. Une déception générale remplissait la salle. Je sentais que je laissais tomber tout le monde, que je n'étais pas le chic type qu'ils pensaient que j'étais ou qu'ils voulaient que je sois. Plus tard, j'ai été convoqué à des entretiens en tête à tête avec mon professeur et également avec le principal de l'école. Ils ont tenté de me dissuader de refuser. Ma famille avait le cœur brisé et s'opposait à moi avec des arguments agressifs ainsi qu'avec d'autres arguments plus aimables, me demandant de penser à mon avenir. A l'école, on m'a considéré comme un traître et la plupart de mes amis m'ont abandonné. Tout le monde autour de moi faisait comme si j'avais fait la pire des choses au monde et que j'allais gâcher ma vie.

A dix-sept ans, j'ai reçu des lettres me convoquant à mes examens militaires. Ce sont des tests sur le physique, sur l'intelligence et sur le comportement destinés à déterminer comment l'armée peut vous utiliser au mieux. On a fait pression sur moi pour que je me présente aux tests de l'armée. La nuit je rêvais que j'étais soldat dans un village arabe avec mon fusil poursuivant des hommes dans les rues, entrant dans les maisons avec des femmes et des enfants. La poursuite devenait plus serrée et je tirais et je tuais ou quelquefois j'étais tué. J'essayais de m'imaginer dans l'armée, perdant mon identité et me dépouillant du fait que j'étais un civil. J'avais peur, mais on m'expliquait que "tout le monde passe par là" et "tu dois faire cela pour ton pays". Cependant, à travers le bruit et le vacarme de la propagande de masse, je luttais pour garder l'esprit ouvert et écouter mon cœur. La partie la plus humaine de mon être savait sans l'ombre d'un doute que la violence n'est pas la solution, que les armées ne sont pas naturelles et qu'habituellement elles protègent le mensonge et non pas les gens.

Je suis allé au bureau de recrutement de l'armée et j'ai dit à la secrétaire : "Je refuse de faire l'armée. Qu'est-ce que je fais maintenant ?". Elle m'a envoyé voir un psychiatre de l'armée. Après m'avoir écouté, on m'a convoqué devant une commission de six psychiatres. Pendant une heure, on m'a posé des questions et je n'ai cessé de leur dire "Je refuse d'être un soldat et de porter une arme". J'ai été officiellement déclaré mentalement inapte au service militaire et également inapte au permis de conduire, à la fonction publique et on m'a mis au ban de la société israélienne.

Mais je ne suis pas le seul dans cette histoire. Depuis le début de la seconde Intifada en 2000, il y a eu plus de 2 000 refus de faire le service militaire. Aujourd'hui il y a quatre objecteurs de conscience de dix-huit ans qui sont emprisonnés pour leur refus et qui sont condamnés à des peines à répétition. Récemment cinq objecteurs de conscience ont été libérés après deux ans de prison, mais ce ne sont plus des adolescents.

Dialogue: Certains, dans la gauche israélienne, disent qu'ils travaillent à un « Israël moral ». Qu'en penses-tu ?

Ben : Je pense que la gauche israélienne est désabusée depuis de nombreuses années et même peut-être depuis le tout début sur le fait qu'un état fondé sur des critères raciaux, avec des peuples qui sont dans le pays depuis des milliers d'années et à qui on refuse leurs droits fondamentaux, puisse jamais être démocratique. Comment pourrait-on avoir une démocratie juste et humaine si elle est accessible aux seuls Juifs, à l'exclusion de tous les autres peuples? Ce sont en fait les critères d'un régime d'Apartheid.

Dialogue : Alors que dis-tu aux politiciens et aux militants israéliens qui clament : « Nous voulons qu'Israël reconnaisse les frontières de 1967, nous voulons mettre fin à l'occupation des Territoires Occupés. » Pourrait-il y avoir un « Israël moral » ?

Ben : Je dirais que mettre un terme à l'occupation d'après 67, c'est un pas dans le bon sens, à condition que ça ne soit pas un but en soi. Je soutiens totalement l'arrêt de l'occupation de ces territoires mais une vraie solution, une solution juste, une solution morale, exige l'établissement d'un état laïque unifié sur tout le territoire de Palestine dans lequel tous ses habitants auront les mêmes droits : Juifs, Musulmans, Bédouins et Druzes. Reconnaître l'état d'Israël dans ses frontières d'avant 1967, ce n'est pas une solution. Tant qu'on ne reconnaîtra pas les droits de tous les habitants du pays dans une Palestine Démocratique et Laïque, dans un état unique, on ne pourra pas parler de morale et de démocratie.

Dialogue : Et les habitants qui ont été expulsés, les millions de réfugiés qui sont au Liban, en Jordanie et en Irak ?

Ben : Cette question est au cœur du conflit. On devrait cesser d'ignorer la question des réfugiés. Ceux qui vivent dans l'actuel état d'Israël ont une dette historique vis-à-vis des réfugiés et de leurs

familles et ils devraient permettre à tous les Palestiniens que ça intéresse de rentrer au pays de le faire. C'est leur droit. Je me rends bien compte que c'est un sujet brûlant pour les Juifs autant que pour les Palestiniens mais c'est la condition sine qua non pour une paix durable.

Dialogue : Les médias ont fait toute une histoire du «retrait» d'Israël de la bande de Gaza. Cependant, il demeure qu'Israël a construit plus de colonies qu'il n'en a détruites pendant la période de «retrait». Rien qu'en juillet, il a réquisitionné plus de terres qu'il n'en a restitué dans la bande de Gaza. Les constructions nouvelles dans les colonies juives au cours du premier trimestre de cette année est supérieur de 83% par rapport à la même période en 2004. On est en train de construire environ 4000 logements dans les colonies israéliennes de Cisjordanie et il y a des permis pour des milliers d'autres logements dans les quartiers Ariel et Ma'ale Adunim qui empiètent largement sur les Territoires Occupés. Le nombre total de colons a encore augmenté cette année et on estime à 14000 ceux qui ont emménagé alors que seulement 8500 ont dû quitter la bande de Gaza. Qu'en dis-tu?

Ben : Le plus ahurissant dans les informations que vous donnez, c'est qu'elles sont accessibles et avérées et que pourtant elles sont complètement ignorées par les médias et les gouvernements qui sont censés s'impliquer dans la recherche d'une solution à ce problème.

Selon tous les gouvernements et les médias, Israël, lors de son retrait unilatéral de la bande de Gaza, est allé bien au-delà de ce qui est nécessaire pour arriver à un accord avec les Palestiniens. Cependant, ils laissent tous de côté les agissements du gouvernement israélien et des Forces de Défense Israéliennes (FDI) dans d'autres endroits des Territoires Occupés et au-delà, dans les pays voisins. Au même moment, on ne discute plus du droit au retour des réfugiés palestiniens, pas même comme option.

Pour ce qui concerne les parties en présence, la balle est désormais dans le camp palestinien. Ils estiment qu'Israël a fait la preuve de son intention d'arriver à un accord de paix. Maintenant, disent-ils, c'est aux Palestiniens de faire de même.

Donc, en fait, Israël a opéré une diversion par rapport à la situation réelle sur le terrain, en faisant semblant de retirer des colons et en s'efforçant de trouver une solution pacifique en rendant les terres qui appartiennent de plein droit aux Palestiniens

dans la bande de Gaza. Ce sont de bons slogans, de bonnes idées mais sur le terrain, ils ont fait un pas en avant et trois en arrière. Il n'y a pas de réel progrès, on a trouvé aucune solution valable et il n'y a toujours pas de programme politique pour construire la paix. C'est encore une diversion.

Sharon, que ce soit comme Premier Ministre ou avant qu'il ne le soit ça ne l'a jamais intéressé de promouvoir la paix, de près ou de loin. Il ne considère la politique que l'arme au poing : chaque proposition de paix de Sharon est en fait une tactique de guerre et c'est comme cela qu'on doit les envisager et les analyser. Donc, encore une fois, le retrait de la bande de Gaza est une tactique, une façon de faire durer la situation et même de la faire empirer à long terme. Ça n'intéresse pas Sharon de mettre fin à l'occupation. Lui, il veut poursuivre l'occupation jusqu'à ce que le peuple Palestinien soit totalement opprimé et anéanti.

Dialogue : Parallèlement à l'extension de la colonisation, il y a l'extension du Mur de l'apartheid. Tout ça se passe vite et dans le silence. Ces deux phénomènes se font en silence et rapidement. Là où les agissements d'Israël ont eu le plus fort impact, c'est à Jérusalem même et dans ses environs, c'est-à-dire là où Israël a accéléré la construction du mur sur son itinéraire le plus contesté. On est en train de couper Jérusalem du reste de la Cisjordanie. Pour se déplacer à l'intérieur de Jérusalem, il y aura des cartes magnétiques et un système de barrières compliqué. L'accès des Palestiniens à leurs lieux de culte, à certaines des meilleurs écoles et aux hôpitaux va désormais être sévèrement réduite.

Le mur de béton qui traverse Jérusalem crée des enclaves arabes au sein de la ville, restreint le développement des quartiers non juifs et coupe quelques 200000 Palestiniens des Territoires Occupés. Il en résultera que les quartiers arabes seront complètement encerclés par de grands quartiers juifs et que la frontière d'Israël sera repoussée à la moitié de la Cisjordanie, ce qui coupera pratiquement le nord et le sud du territoire palestinien à son point le plus étroit.

Ben : Le mur est un monument stupéfiant aux gouvernements actuel et passés d'Israël et des États-Unis, un monument à leurs crimes. Il faut quand même être bien tordu et cruel pour couper les enfants de leur école, les familles de leur source de revenus, les agriculteurs de leur champ, les populations de leur source d'eau potable et pour séparer les familles. C'est une histoire qu'on a

connu aux heures les plus sombres du XXème siècle, c'est l'Holocauste qui recommence.

Il y a une chose qu'il ne faut surtout pas oublier : un mur a deux côtés. Même si les Israéliens pensent qu'ils construisent un mur autour des Arabes, en fait, ils s'enferment à l'intérieur de ce mur. De plus, Israël paie très chèrement ce mur : en services sociaux, en budget d'éducation nationale et en droits ouvriers qui sont rognés, sabrés. Ce sont aussi les Israéliens qui sont victimes des politiques du gouvernement.

Le mur est également une preuve de facto qu'Israël n'a aucune intention d'établir quel qu'Etat palestinien que ce soit. Officiellement, ils disent que l' « option des deux états » les intéresse mais le mur et sa ligne courbe fait fi de la Ligne Verte de 1967 et crée ainsi sur le terrain une nouvelle frontière qui n'a fait l'objet d'aucune discussion, révision ou accord dans un forum international avec des représentants palestiniens. Donc, Israël est en train de s'arranger pour dépasser ses frontières selon ses propres intérêts et de spolier les Palestiniens de leurs ressources en les isolant dans des enclaves.

■